Ruth 1942

Toutes les anecdotes de cette nouvelle (y compris la dernière) ont une base réelle.

par Alain Crémieux

Elle s'appelait Ruth. À l'école, dans la banlieue de Varsovie, son prénom n'attirait pas l'attention et ni la maîtresse ni ses camarades de classe ne le trouvaient original. Les autres filles s'appelaient plus souvent Judith ou Esther que Yola ou Maria, les garçons Abraham ou Moïse plutôt que Lech ou Roman. Ils étaient tous juifs, bien sûr, car à Otwock la communauté juive et la communauté polonaise ne se fréquentaient que peu en dehors des relations de travail et envoyaient leurs enfants dans des écoles différentes. Ce n'est qu'à sept ans, en arrivant à Paris, en 1923, qu'elle se mit à fréquenter une école du dix-neuvième arrondissement où il y avait bien, dans sa classe, deux petits garçons juifs, dont l'un arborait des papillotes mais pas de kippa et l'autre ne connaissait même pas un mot d'hébreu. Il y avait aussi trois petites filles juives mais elles s'appelaient Claude, Françoise et Thérèse et ne se distinguaient guère des autres fillettes que parce qu'elles n'allaient pas au catéchisme le jeudi. Elles n'étaient d'ailleurs pas les seules dans ce cas. Ruth s'était donc habituée à préciser que son prénom s'écrivait « Ruth » et non « Rute » ou « Rutte ». Quant à son nom, « Lazarscwicz », elle n'attendait pas qu'on lui demande avant de l'épeler et elle s'était plusieurs fois entendue demander un peu gentiment mais un peu ironiquement aussi, comment les Polonais pouvaient bien s'y retrouver avec des noms qui avaient autant de consonnes et si peu de voyelles. Elle avait aussi entendu plusieurs fois l'expression « à coucher dehors » et avait vite compris ce que cela voulait dire.

ÉTAT FRANÇAIS
PREFECTURE DE POLICE
ORDONNANCE
relative au
CONTROLE DES JUIFS

10 12 41 Internet ushmm.org

Finalement, et malgré quelques remarques qu'elle avait fait semblant de ne pas comprendre mais qu'elle n'avait pas oubliées, tout se passait nettement mieux en France qu'en Pologne et elle avait vite abandonné les attitudes de prudence qui avaient cours à Otwock. On n'avait pas connu de pogrom en France depuis plusieurs siècles et les synagogues récentes rivalisaient de hauteur avec les plus grandes églises. On y avait même introduit des orgues !

À sept ans on apprend une langue étrangère sans même s'en apercevoir. Sa mère lui avait donné des leçons de français dès que la décision de quitter la Pologne pour la France avait été prise et l'école communale avait fait le reste. À peine trois mois après son arrivée elle parlait français mieux que ses parents et sans aucun accent. Un soir sur trois la règle était qu'autour de la table du dîner la conversation devait se faire en français. Elle s'amusait alors à l'émailler de mots qui étaient courants dans la cour de récréation mais qui faisaient parfois froncer les sourcils de ses parents sans que, pas très sûrs d'eux, ils osent intervenir.

Les affaires de son père ne marchaient pas trop mal car les fourrures venues de Pologne se vendaient plutôt bien à Paris malgré la crise. Son enfance parisienne et son adolescence lui avaient laissé le souvenir d'une période sans aspérités. Quand elle avait eu onze ans on lui avait fait passer un examen qui permettait d'entrer en sixième dans un lycée de filles où elle avait obtenu sans difficulté le droit de ne pas venir travailler le samedi matin à condition de se débrouiller avec des camarades pour apprendre les leçons correspondantes. Les classes s'étaient succédé sans qu'elle comprenne jamais vraiment pourquoi les Français avaient eu la drôle d'idée de les numéroter à reculons, de la sixième à la première… qui n'était d'ailleurs que l'avant-dernière !

C'est en passant l'oral du bac, dans un autre lycée, qu'elle avait rencontré un garçon avec lequel elle était allée au cinéma plusieurs fois. Ils n'avaient jamais parlé de religion mais une gêne qu'aucun des deux n'avait vraiment comprise mais qu'ils avaient ressentie aussi confusément et en même temps aussi clairement l'un que l'autre s'était installée et ils avaient cessé de se voir sans jamais s'expliquer pourquoi, ni l'un à l'autre ni peut-être tout à fait à soi-même.

Elle venait juste de terminer des études de comptabilité quand elle avait fait la connaissance, chez des amis

communs, d'un garçon qui, physiquement, ressemblait un peu au premier et qui lui parlait avec la même douceur. Il s'appelait Paul Meyer et elle avait d'abord eu du mal à comprendre s'il était français, juif ou allemand. Il se disait français et « israélite », un mot qu'elle n'avait rencontré que dans certains passages de la Bible pour désigner les anciens Hébreux. Il allait à la synagogue de temps en temps mais mangeait du jambon sans aucune gêne apparente et ses parents parlaient français avec un drôle d'accent allemand tout en disant pis que pendre de ceux-ci. Il lui avait dit qu'ils étaient alsaciens et brusquement elle avait réalisé ce que signifiait tout ce qu'elle avait appris au lycée sur le sort de l'Alsace au cours des dernières années. Toujours est-il qu'en juin 1938. Paul et Ruth s'étaient mariés, à la mairie le matin puis l'après-midi dans cette étrange synagogue des parents de Paul où hommes et femmes s'asseyaient les uns à côté des autres.

Quand elle repensait à l'été trente-huit, avec les vacances en Normandie, cela lui paraissait relever d'une autre époque, une époque de paix où, quand on ne lisait pas les journaux tous les jours, on ne réalisait pas vraiment ce qui se tramait de l'autre côté du Rhin. Paul était devenu chef de rayon dans un grand magasin, elle avait commencé à travailler dans un cabinet d'expertise comptable. Leurs deux salaires leur avaient permis de s'acheter une petite voiture d'occasion.

Les bruits de guerre imminente et la brutale mobilisation de Paul, qui n'avait pourtant duré que quelques semaines l'avaient conduite à se demander si ses parents s'en étaient allés assez loin. Le reste de la famille vivait à New York et ils recevaient des lettres de leurs cousins leur proposant de venir les rejoindre. Mais les bruits de guerre s'étaient éloignés et les efforts de Chamberlain et de Daladier avaient permis de faire signer à Munich au chancelier Hitler un accord qui réglait définitivement les problèmes en Europe centrale. Ses parents étaient décédés successivement à quelques jours d'intervalle en novembre trente-huit et son fils était né le premier janvier 1939. Paul avait insisté pour qu'on l'appelle Daniel, un prénom qui sonnait à la fois biblique et français. Il n'avait même pas voulu qu'on ajoute Abraham pour rappeler le nom de son père et elle avait cédé.

Ensuite les événements s'étaient succédés avec une vitesse impressionnante. Tout allait de nouveau mal en Europe et les Allemands semblaient devenus fous. Ils envahissaient la Tchécoslovaquie, ils brûlaient les synagogues et poussaient les Juifs à quitter le pays. En Pologne c'était encore la paix mais les Juifs continuaient à souffrir d'une sourde discrimination et de l'antipathie évidente de la majorité de la population.

Et puis les Allemands étaient entrés en Pologne sans déclaration de guerre. L'armée polonaise avait lutté courageusement mais avait été écrasée en quelques jours et le pays, son pays après tout, qui abritait toujours ses souvenirs d'enfance et dont elle comprenait et parlait la langue aussi bien que le Yiddish et le Français, avait tout simplement disparu de la carte, partagé entre ses deux puissants et dangereux voisins. Paul avait de nouveau été mobilisé et il lui avait écrit régulièrement depuis la frontière suisse. C'était la « drôle de guerre » et elle espérait que les diplomates réussiraient à l'arrêter avant qu'on reprenne des combats qui risquaient fort de ressembler à ceux de la guerre précédente avec toute leur horreur. Quant à la Pologne, personne ne semblait plus s'en soucier ni se souvenir que c'était pour elle qu'on avait déclaré cette guerre.

Elle était restée à Paris jusqu'en mai quarante, jusqu'au quinze juin en fait. Les Allemands approchaient de la capitale et des voisins de palier, les Dulieux, qui n'étaient que deux et avaient une grosse Hotchkiss lui avaient proposé de l'emmener jusque dans les Charentes. Le voyage s'était bien passé. Ils n'avaient vu aucun avion et avaient fait les cinq cents kilomètres qui les séparaient de Barbezieux en une dizaine d'heures. Daniel avait dormi pendant presque la totalité du voyage. Elle avait ensuite été logée par les

Carte zone libre
internet : AC Grenoble.fr

Dulieux pendant une quinzaine de jours et c'est de chez eux qu'elle avait pu téléphoner et apprendre que son mari faisait partie des centaines de milliers de prisonniers de guerre et qu'il se trouvait quelque part dans un stalag. Sa première lettre ne devait lui parvenir par la Croix-Rouge que quelques mois plus tard.

Après deux semaines passées chez les Dulieux dans une grande et solide maison provinciale elle avait trouvé du travail chez un comptable de Barbezieux et réussi à faire garder Daniel par une dame d'une cinquantaine d'années qui portait toujours le deuil de son mari, mort à Verdun, et ne lui prenait qu'une pension symbolique. Elle le lui avait proposé gentiment en lui disant qu'entre femmes il fallait s'entraider et qu'elle aussi avait trouvé de l'aide, en quatorze, quand son mari était parti. Et elle avait ajouté : « Ne vous faites pas trop de souci, avec le Maréchal, tout va s'arranger rapidement et vous retrouverez votre mari qui sera tout content de voir comme son petit Daniel aura grandi grâce au bon air de la campagne ».

Effectivement le petit Daniel grandissait et l'espoir revenait. Maintenant que l'armistice était signé, les Allemands n'avaient pas de raison de conserver les prisonniers de guerre plus que les quelques mois nécessaires pour la signature d'un traité de paix en bonne et due forme dont les collaborateurs du Maréchal devaient commencer à négocier les termes avec leurs homologues allemands. Ruth se revoyait vivant à Paris dans quelques mois et reprenant la vie comme avant-guerre avant la fin de l'année ou au début de l'an prochain. Daniel aurait deux ans et il serait temps de lui donner un petit frère ou, mieux, une petite sœur.

Ruth écrivit à Paris à son ancien patron, Monsieur Pasteur, qui lui conseilla de revenir. Les petites entreprises avaient toujours besoin de confier leur comptabilité à des professionnels, la vie reprenait et les Allemands étaient corrects.

Le trois octobre 1940 Ruth embrassa la dame qui l'avait si gentiment aidée et rejoignit Paris après un voyage un peu long marqué par quelques arrêts en rase campagne et deux ou trois contrôles par des employés de la SNCF accompagnés de soldats allemands effectivement très corrects. L'un d'eux regarda Daniel d'un drôle d'air et marmonna quelques mots en allemand dont elle ne comprit que « mein sohn » et « München ». Quand elle arriva à Paris les journaux titraient sur l'abolition du décret Crémieux. Cela n'évoqua rien pour elle mais elle acheta le journal.

Le soir elle retrouva son appartement de la rue de Douai, dans le neuvième arrondissement. Elle l'avait quitté près de quatre mois auparavant. Ernestine, la concierge, l'accueillit à bras ouverts et lui donna son courrier qu'elle avait soigneusement conservé. En dehors d'une couche de poussière qui teintait les meubles d'un gris uniforme tout était intact. Elle dîna et fit dîner Daniel rapidement puis le mit dans son petit lit et commença à lui chanter une berceuse en Yiddish dont il n'entendit que le début.

Les jours suivants elle alla de surprise en surprise. Alors qu'il y avait certainement plus important à faire dans un pays vaincu et occupé, la radio et les journaux semblaient ne s'intéresser qu'aux Juifs (car le terme «Israélites» avait subitement disparu). Des mesures étaient prises pour les expulser de l'enseignement et d'un certain nombre d'autres professions.

Elle n'avait pas sommeil, le temps était encore doux et elle s'assit quelques instants sur le balcon pour lire le journal. Elle ne comprit pas complètement cette histoire d'abolition du décret Crémieux mais fut choquée par les considérations franchement antisémites qui émaillaient l'article dépourvu d'ailleurs de signature. Si encore il s'était agi de l'une de ces feuilles d'extrême droite qu'elle n'avait jamais achetées mais dont elle connaissait l'existence. Mais il s'agissait tout bonnement de Paris Soir !

Les jours suivants elle alla de surprise en surprise. Alors qu'il y avait certainement plus important à faire dans un pays vaincu et occupé, la radio et les journaux semblaient ne s'intéresser qu'aux Juifs (car le terme «Israélites» avait subitement disparu). Des mesures étaient prises pour les expulser de l'enseignement et d'un certain nombre d'autres professions. Paul allait-il avoir des ennuis du fond de son stalag et les lois invraisemblables qu'ils avaient en Allemagne allaient-elles s'appliquer dans les camps de prisonniers ?

Cependant le quotidien reprenait ses droits et la vie s'écoulait, un peu triste et monotone, entre les livres de comptabilité et Daniel. Celui-ci passait ses journées entre deux tantes qui comprenaient bien que l'épouse d'un prisonnier était obligée de travailler en attendant le retour de son mari et qu'il fallait bien l'aider.

Ruth passait la plupart de ses soirées et une bonne partie de ses samedis et de ses dimanches seule à la maison, ce qui lui donnait l'occasion de penser intensément. Elle avait toujours pensé intensément. Qu'il s'agisse de ses études, de ses relations avec ses parents, de son mariage, de sa grossesse même, elle avait toujours cherché à comprendre le pourquoi et le comment des choses et des gens. Petite fille on lui reprochait d'être trop sage, jeune fille on lui reprochait encore de ne pas s'amuser assez et, jeune mariée puis jeune maman, elle se faisait encore remarquer par son sérieux.

Tout au long de cet hiver quarante et un, elle réfléchit à la situation, lut les journaux, écouta la radio de Londres et chercha à comprendre ce qui se passait et où cela pouvait bien conduire. Elle se sentit menacée par les Allemands qui introduisaient de plus en plus de tracasseries à l'égard des Juifs et elle se demandait de façon croissante si sa nationalité française serait toujours une protection efficace. Elle était française par la naturalisation de ses parents, par la nationalité de son mari et par celle de son fils mais les autorités françaises elles-mêmes commençaient à devenir de plus en plus désagréables. Il lui avait fallu se déclarer en tant que juive et faire marquer sa carte d'identité d'un tampon rouge. L'une de ses tantes s'était vu refuser une place à l'hôpital de la Croix-Rouge en tant que juive et si ses collègues de bureau ne lui montraient pas la moindre animosité il n'en était pas de même de certains commerçants et des agents de police autrefois si serviables. L'un d'eux lui avait même fait des avances accompagnées de menaces voilées.

Le vingt et un mars cependant Paris avait repris ses couleurs printanières. Daniel était encore plus gai que d'habitude et la dernière lettre de Paul arrivée la veille lui avait donné les meilleures nouvelles que l'on puisse recevoir d'un mari prisonnier. Il n'avait pas dû dire qu'il était juif puisqu'il n'avait pas été séparé des autres prisonniers français. Après tout Meyer pouvait fort bien être un nom alsacien comme un autre. Monsieur Pasteur lui avait donné un jour de congé et après la sieste de Daniel, elle partit pour une promenade à pied dans Paris avec Daniel dans sa poussette. La contradiction entre les tenues légères des femmes et les uniformes sinistres des Allemands la mettait mal à l'aise. Elle quitta le boulevard Magenta, préférant l'anonymat des petites rues mais le spectacle d'une jeune femme riant très fort au bras d'un officier lui déplut encore plus. Certains passants semblaient ne pas remarquer son étoile, un autre la montra du doigt avec un rire qui lui fit froid dans le dos. Un vieux monsieur décoré avec canne, chapeau et écharpe blanche lui fit un petit salut et lui sourit. Elle continua à descendre vers la Seine et passa près des Arts et Métiers. Elle pensa alors que sa cousine Gaby n'habitait pas loin de là, rue de Turenne, près de l'église Saint Denys du Saint Sacrement et décida d'aller lui rendre visite.

L'après-midi se passait tranquillement. Gaby, qui savait toujours se débrouiller, lui offrit du vrai café et semblait avoir une mine de petits gâteaux dans sa cuisine. Daniel jouait dans son parc et Tino Rossi chantait « Ramona » de sa voix inimitable sur Radio Paris. Brusquement Ruth entendit des cris qui venaient du trottoir d'en face. Elle se précipita à la fenêtre et vit une femme aux prises avec deux agents de police. Elle criait : « Ils ont pris mon mari ! » et effectivement trois hommes en civil avec imperméables beiges et chapeaux mous entraînaient vers une traction avant noire celui qui devait être son mari et qui affichait une mine livide.

« Qu'est-ce que c'est que ça ? » demanda Ruth en se retournant.

« Une arrestation. Il y en a tous les jours. Sans doute qu'il est juif et elle pas. Ou alors qu'il est étranger et elle française. Parfois c'est le contraire ; ils emmènent la femme, parfois c'est les deux ».

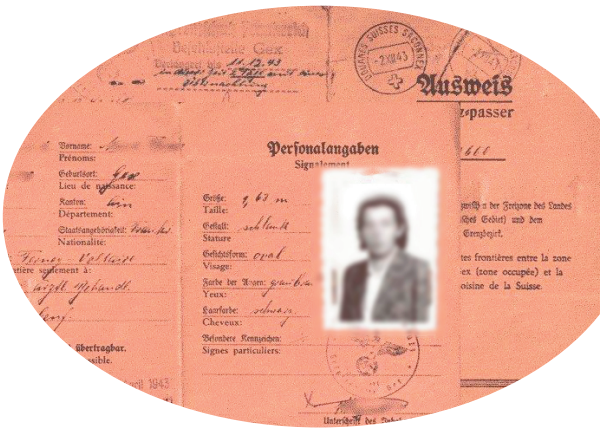
Ruth ne posa pas d'autre question. Elle finit son café, rhabilla Daniel et prit congé de Gaby. Elle reprit le chemin qu'elle avait suivi le matin dans l'autre sens mais, toute à ses pensées, elle ne fit aucune attention aux passants qu'elle croisa, qu'ils soient français ou allemands. Ce n'est même qu'en arrivant chez elle qu'elle réalisa que la fraîcheur de la fin d'après-midi l'avait amenée à s'envelopper de son châle, cachant son étoile.
Le soir même elle avait décidé de quitter Paris. Ses parents n'avaient pas quitté la Pologne et abandonné leur passé à Otwock pour qu'elle retrouve, en France, une ambiance de persécutions. Elle ne connaissait pas beaucoup de provinciaux et personne en zone libre. Elle n'avait non plus aucune relation lui permettant de trouver une filière pour passer la ligne de démarcation qui était bien évidemment interdite de traversée aux Juifs. Elle envoya un télégramme aux Dulieux leur disant que Daniel était en mauvaise santé et que l'air de Paris ne lui valait rien. Ils comprirent et lui répondirent aussitôt de venir quand elle le voudrait à Barbezieux. Le lendemain elle partit par la gare d'Austerlitz. Elle ne reçut jamais de réponse à la lettre qu'elle écrivit à Gaby dès le lendemain.
Cette arrivée à Barbezieux fut encore plus heureuse qu'elle ne pouvait l'imaginer. Paul l'attendait sur le quai ! Sur le coup elle crut rêver. Il avait donc été rapatrié.

En réalité il n'avait pas été rapatrié. Sa connaissance parfaite de l'allemand lui avait permis de s'évader avec deux camarades de stalag qui lui seraient reconnaissants toute leur vie d'avoir pris le risque de se charger de compagnons de voyage dont la connaissance de la langue de Goethe se limitait à « drei bier », « gut morgen » et « auf wiedersehn » et dont la présence augmentait considérablement les risques de l'aventure. Tout s'était bien passé et ils n'avaient été reconnus que par des résistants lorrains qui les avaient fait passer de Metz à Nancy.

Barbezieux cependant présentait presque autant de risques que Paris. La ville était traversée de temps en temps par un groupe de miliciens marchant au rythme de chants antisémites et les rues étaient couvertes d'affiches collaborationnistes. Sur la porte d'entrée du petit parc, en face de la mairie, était écrit en grosses lettres noires « interdit au Juifs et au chiens » En particulier un certain Alexandre, dont elle ne connaissait que le prénom car tout le monde à Barbezieux ne parlait de lui que comme « Alexandre » et plus souvent comme « Ce salaud d'Alexandre » était adjoint au maire (un vieux monsieur nommé par le Maréchal) et professait une admiration ouverte pour « Ces Allemands qui sont venus nous délivrer des Juifs et des communistes ». Il avait fait effacer les lettres « Liberté Egalité Fraternité » sur le fronton de la mairie et faisait chanter aux enfants des écoles « Maréchal nous voilà » à toute occasion. Il passait ses week-ends à Barbezieux mais la semaine il travaillait à Bordeaux. Il prétendait occuper un poste important au ministère du ravitaillement mais on disait qu'il travaillait pour les Boches et qu'il avait été embauché grâce à sa connaissance de l'allemand

Ruth était heureuse d'avoir retrouvé Paul. Daniel se portait bien. Les Dulieux lui avaient trouvé un petit logement. Elle gagnait un peu d'argent en faisant la comptabilité des commerçants de Barbezieux et Paul avait trouvé à s'employer chez un grossiste en fruits et légumes dont plusieurs ouvriers étaient prisonniers en Allemagne.

Les mauvaises nouvelles cependant ne manquaient pas. Plusieurs personnes de la famille de Ruth avaient été arrêtées. Certaines donnaient des nouvelles depuis Drancy. D'autres semblaient avoir été emmenées en Allemagne. Il y avait parmi eux des hommes dont on pouvait penser que les Allemands les faisaient travailler dans leurs usines d'armement mais il y avait aussi plusieurs femmes dont deux de plus de soixante ans et même trois enfants de moins de dix ans dont un bébé. On se demandait bien quel intérêt les Allemands pouvaient avoir à les faire venir en Allemagne et surtout pourquoi ils n'envoyaient aucune nouvelle. Même la Croix-Rouge ne semblait pas avoir connaissance de leur sort.



Ausweis : internet - pageperso-orange.fr

Paul continuait à penser que la situation n'était pas si grave que ça, que les Juifs français ne risquaient rien, que les membres de la famille de Ruth qui avaient été arrêtés devaient avoir encore la double nationalité et que sa qualité d'ancien combattant les protégeait.

Ruth n'en démordait pas ; il fallait aller en zone libre ou, mieux, quitter la France. Une nuit elle fit un cauchemar, se réveilla en sursaut et ne se rendormit pas de la nuit. Mais le matin elle avait pris sa décision. Il y avait des bateaux qui partaient de Bordeaux pour le Portugal. Il fallait qu'ils réussissent à rejoindre Lisbonne et ensuite New York.

N'ayant aucune connaissance à Bordeaux et aucun moyen d'obtenir de faux papiers d'identité elle décida de jouer le tout pour le tout et de demander un visa et trois billets par les voies officielles et à leur nom. Elle se rendit d'abord à la préfecture et demanda à un employé incrédule et un peu narquois de lui donner les imprimés à remplir. Le soir c'est d'une écriture ferme qu'elle écrivit aux rubriques correspondantes : Paul Meyer fils de Jacques Meyer et de Amélie Kaufman, puis Ruth Meyer née Lazarscwicz fille d'Abraham Lazarscwicz et de Léa Lazarscwicz née Zwyss et enfin Daniel Meyer fils de Paul Meyer et de Ruth Meyer née Lazarscwicz. Destination : Lisbonne. Destination finale : New York. Motif du voyage : Séjour en famille. Elle laissa même un blanc à la rubrique « Date prévue du retour ». Elle mit le dossier dans une grande enveloppe

brune dont elle colla le rabat d'une main ferme et le lendemain matin elle la portait à la poste de Barbezieux pour l'envoyer en recommandé avec accusé de réception à l'adresse qu'on lui avait donnée à la préfecture.
Deux semaines se passèrent ensuite jusqu'à ce qu'une lettre manuscrite et sans aucune indication officielle lui demande de passer trois jours plus tard à neuf heures du matin au trente-deux de la rue Descartes, près de la place des Quinconces à Bordeaux et de se présenter au bureau deux cent sept.

Elle partit la veille avec une veste sur laquelle était cousue une étoile et un manteau qui permettait de la cacher. Elle ne savait en effet pas trop où elle allait et comment allait se passer la journée et n'avait pu se décider ni pour l'une ni pour l'autre des deux possibilités-la mettre ou ne pas la mettre-a priori également dangereuses. Le voyage se faisait en autocar et il lui prit la majeure partie de la journée. À Bordeaux elle trouva non loin de la gare routière un hôtel bon marché dont l'employé de la réception lui fit simplement répéter, comme d'habitude, l'orthographe de son nom et de son prénom.

Le matin elle dut se contenter d'une toilette à l'eau froide et d'un petit déjeuner qui consistait en un café à la chicorée, du pain et de la confiture. Elle reprit son petit sac et se dirigea vers la rue Descartes. Au vingt il y avait une école et le enfants y pénétraient en riant et en se bousculant. Au vingt-huit une pâtisserie proposait des gâteaux sans tickets. Elle en acheta un mais ne put en deviner la composition. Au trente, une boutique de coiffeur était annoncée par le rouleau vertical aux rayures bleu, blanc et rouge qui tournait d'un air nostalgique et c'est en dépassant le grand platane qui en cachait l'entrée qu'elle s'aperçut que le trente-deux arborait un drapeau à croix gammée. Elle ne put s'empêcher de marquer le pas et de s'arrêter un instant pour reprendre sa respiration puis elle continua résolument et entra dans l'immeuble, contente cependant d'avoir bien serré son manteau jusqu'au cou.

Elle présenta sa lettre de convocation au factionnaire allemand qui la salua d'un « gut morgen » auquel elle répondit par un « bonjour » aussi neutre que possible. Il observa ensuite attentivement le document et lui dit simplement « deuxième étage ». Elle lui répondit d'un signe de tête et se dirigea vers l'escalier. En montant les marches elle croisa un officier qui la salua et deux civils français qui parlaient à voix basse. Arrivée au deuxième étage elle suivit le seul couloir qui s'offrait à elle et dont les portes étaient numérotées : 201, 202… Elle s'arrêta devant le 207 sur la porte duquel était inscrit : « A Lecomte ». Son cœur battait un peu plus vite que d'habitude et elle mit quelques secondes avant de saisir la poignée de la porte et d'ouvrir celle-ci d'un geste décidé.

La pièce était assez petite. Au mur une photographie de la baie d'Arcachon voisinait avec un portrait du Maréchal et un portrait d'Hitler. Il n'y avait qu'un bureau encombré de papiers et de journaux et derrière ce bureau, assis et souriant… Alexandre. Alexandre Lecomte qui travaillait donc bien pour les Allemands.

« Faut-il que vous soyez complètement folle pour demander un visa avec des noms pareils !

Il ne la laissa pas parler et lui dit simplement bonjour puis : « Faut-il que vous soyez complètement folle pour demander un visa avec des noms pareils ! Heureusement que c'est chez moi que votre dossier a atterri. Tenez, voila votre visa ; j'y ai mis tous les tampons réglementaires. Vous pouvez aller acheter vos billets pour Lisbonne ».

Elle se retourna avant de franchir la porte et lui sourit en murmurant un « merci monsieur » qu'il entendit à peine. Il lui rendit son sourire et lui dit « Bon voyage ».■